

sur ce sujet à propos d'entreprises de même nature sous d'autres cieux<sup>25</sup>, nous n'en sommes que plus à l'aise pour regretter les probables conséquences de cette forme bilingue sur le fond scientifique, à commencer par le sacrifice d'une partie du matériel qui aurait mérité de figurer dans le volume — voir ci-dessus — et pour laquelle la place a manqué.

Il y aura donc une décision cruciale à prendre s'agissant de la suite de la collection, à laquelle tous les amateurs de beaux et bons livres de numismatique ne peuvent de toute façon que souhaiter longue vie et plein succès.

Gilles HENNEQUIN  
(CNRS, Paris)

Hans HERRLI, *The Coins of the Sikhs*. Nagpur, 1993. In - 4°, 256 p.

Comme le fait observer H. Herrli lui-même, les plus anciennes études consacrées au monnayage sikh datent du XVIII<sup>e</sup> s., mais le travail ici recensé paraît bien être la première synthèse disponible sur le sujet.

Apparu vers la fin de notre Moyen Âge et surtout répandu dans le Nord-Ouest du subcontinent indien (Punjab, etc.), le « sikhisme » fut d'abord un phénomène religieux, sorte de syncrétisme entre l'hindouisme brahmanique et l'islam<sup>26</sup>, puis une organisation politico-territoriale. À la période des Gurus (1469-1708) succède celle de la « Khalsa » et des « Misl », jusqu'à ce que Ranjit Singh organise, à partir de 1801, un vaste empire englobant aussi bien les États les plus septentrionaux de l'actuelle Union Indienne qu'un bon morceau de Pakistan. Construction éphémère : dix ans et quelques maharadjas après la mort du fondateur, tout le territoire sikh au-delà de la Sutlej tombe aux mains des Britanniques (1849).

Abstraction faite de quelques émissions de la seconde moitié de notre XVIII<sup>e</sup> s., l'essentiel du monnayage sikh date de la période des maharadjas (première moitié du XIX<sup>e</sup> s.). Les principautés « cis-sutlèjiennes », maintenues en vie par l'autorité britannique après 1849, ont théoriquement frappé monnaie jusqu'en 1948.

Même s'il n'est pas islamique *stricto sensu*, le monnayage sikh se rattache à la tradition islamo-indienne du seul fait de son étroite filiation vis-à-vis des monnayages mogols<sup>27</sup> et

25. Bilinguisme anglais/allemand qui handicape le corpus des trouvailles suédoises (*Revue numismatique* VI-32, 1990, p. 327), sans parler d'une aventure trilingue (!) à Bahrayn dans les années 1980 (*AnIsl* 20, 1984, p. 291-293)...

26. Contribution la plus évidente de ce dernier : le monothéisme.

27. Éventuellement par le détour de l'East India Company, de la présidence du Bengale aux bronzes d'Amritsar... (p. 31).

afghans<sup>28</sup>. Cette filiation se reflète dans la morphologie des pièces<sup>29</sup>, dans le caractère strictement épigraphique des faciès<sup>30</sup>, dans l'ubiquité de la langue persane et de l'écriture correspondante.

Le monnayage d'or sikh (mohurs et fractions) est rare, celui d'argent (roupies et fractions) abondant; celui de cuivre ou bronze est varié, surtout au Cachemire. Pratiquement sans exception, tout ce monnayage est anonyme, ce qui n'est pas sans rappeler une auguste tradition islamique (Umayyades, Almohades, etc.), même si une filiation paraît ici fort peu probable. L'or et l'argent n'utilisent que le persan, arborant au droit un « couplet » — tradition iranienne adoptée par les Afghans et les Mogols — évocatif des premier et dernier gurus<sup>31</sup> et au revers une formule, plus ou moins étoffée, d'atelier-date. Le bronze abrège les légendes reprises des métaux nobles et manifeste son enracinement dans le terroir par l'usage, en concurrence avec le persan, de langues locales (punjabi, cachemiri) et des écritures assorties (« gurumukhi » et, plus tard, « dogri », tous deux cousins du devanagari). Les chiffres sont persans, gurumukhi et / ou nagari. Les dates sont celles de l'ère « Vikrama-Samvat » (« VS »), soit A.D. + 57 : de nombreuses émissions indiquent deux années, la date effective et une date immobilisée dont la signification n'a toujours pas été établie de façon satisfaisante. L'ère hégirienne n'est utilisée que de façon exceptionnelle, tout comme une ère *sui generis* indiquant le nombre d'années écoulées depuis la naissance du Guru Nanak..., cependant que d'épisodiques ordinaux arabes pourraient indiquer une année de règne ou de gouvernement. À l'exception de l'omniprésente feuille (de figuier? de lotus? de jujubier?), les éléments non épigraphiques sont non figuratifs (marques — ? — et « fleurons » en tous genres) et se rencontrent surtout sur les bronzes mais, quel que soit le support, la signification de leur présence conserve en général son mystère.

Le catalogue proprement dit, p. 48-223, s'organise en dix-huit paragraphes consacrés chacun à un atelier, attesté ou hypothétique. H. Herrli classe ces ateliers en quatre groupes successifs : Amritsar — de loin le plus important de tous, ce qui ne surprendra personne<sup>32</sup> —

28. Tous les ateliers sikhs sauf trois (Amritsar, Patiala et Nabha) ont frappé monnaie également aux époques mogole et/ou afghane. Par ailleurs, certaines autorités sikhes ont frappé monnaie au nom de suzerains mogols ou afghans, mais H. Herrli dénie toute « sikhité » à ces émissions et il ne les a pas incluses dans son catalogue.

29. Forme ronde (quelques rares exceptions carrées ou hexagonales, elles aussi d'ailleurs dans la tradition locale), métrologie, etc.

30. P. 160 : “ With the exception of rupee patterns struck in 1836 A.D. at Lahore, Sikh coins showing human beings are unknown. ”

31. Deux versions principales : le « Gobindshahi »

(5 variantes) et le « Nanakshahi » (4 variantes, la deuxième offrant deux possibilités...).

32. P. 54 : les pièces d'argent sikhes actuellement disponibles sont en majorité des rroupies « Nanakshahi » du temps des maharadjas, atelier d'Amritsar, mais on note par ailleurs, dans ces rroupies d'Amritsar, un nombre anormalement élevé d'exemplaires fleur-de-coin, ce qui ne pourrait s'expliquer que par une thésaurisation à motivation non économique (religieuse?) et incite donc à la prudence s'agissant de la part de chaque atelier dans le total de la masse monnayée sikhe originelle.

et les ateliers ayant utilisé la même légende de revers qu'Amritsar (Cachemire, etc.); Punjab occidental; ateliers cis-sutlériens; divers. Pour chaque atelier, les différents types sont identifiés par trois groupes de deux chiffres : atelier, numéro d'ordre dans la série des produits dudit atelier, dénomination. Chaque type est individualisé par ses légendes et éventuellement les éléments non épigraphiques, le même deuxième groupe de deux chiffres pouvant être attribué à des espèces de métaux différents mais présentant des faciès identiques (mêmes coins, etc.). Comme tous ses congénères du subcontinent, le monnayage sikh est victime de cette calamité typiquement indienne qu'est le surdimensionnement des coins, laissant hors flan une bonne partie des légendes. H. Herrli s'est donc attelé à la tâche consistant à essayer de retrouver, pour chaque type préliminairement individualisé, autant d'exemplaires qu'il en fallait pour reconstituer la totalité du contenu des faces. C'est dans cet esprit qu'il a conçu l'illustration de son travail, intégrale mais consistant uniquement en dessins<sup>33</sup>, à l'exclusion de toute photographie. Les légendes sont ensuite reproduites, avec une part variable de reconstitution, d'abord dans l'écriture originale, puis dans une translittération latine le plus souvent assez approximative. Pour chaque type, H. Herrli répète « en clair » l'information relative au métal et à la dénomination<sup>34</sup>, propose une fourchette des poids des exemplaires de lui connus et, pour les types pluriannuels, indique les années attestées. Quelques développements sont consacrés à des cas très particuliers<sup>35</sup>.

Un dix-neuvième paragraphe, p. 224-225, traite de monnaies qui ont laissé des traces dans les sources non numismatiques — surtout littéraires — mais dont aucun exemplaire n'a encore pu être repéré. Dans un ordre d'idées parallèle, H. Herrli évoque de possibles sinon probables futures découvertes : mohurs aux types des roupies des principaux ateliers, roupies d'années manquantes de séries dont l'actuelle discontinuité étonne, fractions de roupies, variantes de roupies du Cachemire. Un appendice traite des médailles et des jetons : à l'inverse des monnaies, la figure humaine y est couramment représentée.

H. Herrli a très consciencieusement exploré les sources littéraires relatives à son sujet : récits de voyageurs, de diplomates, d'officiels britanniques, etc. : il en a tiré la substance d'autres appendices et d'un agréable complément d'illustration (portraits, paysages, cartes contemporaines, etc.). Il reconnaît par contre, et bien volontiers, n'avoir eu aucun contact avec d'éventuelles sources archivistiques, dont l'approche est *a priori*, aussi bien extérieurement qu'intérieurement, beaucoup plus difficile, mais qui peut-être fourniront un jour la réponse aux questions qu'il arrive à H. Herrli de se poser au sujet non plus des pièces de monnaie,

33. Échelle 1:1, quelques-uns repris d'autres auteurs, les autres exécutés par H. Herrli lui-même.

34. Déjà fournie en code par le troisième groupe de deux chiffres, voir ci-dessus.

35. P. 85, § 01.25.02 : mohur (or) frappé avec des coins de paisa (bronze). P. 110, § 04.20.XX :

« jeton pseudo-sikh », comp. Direction des Monnaies et Médailles (Paris), *Les Collections monétaires V- 2, Monnaies d'Asie du Sud et du Sud-Est*, Paris, 1991, p. 98, § 77-78. P. 194-195 : monnaies obsidionales d'or, Multan, 1848-1849 A.D., etc.

mais bien de la monnaie, terrain sur lequel la seule numismatique n'a jamais mené personne très loin <sup>36</sup>.

La bibliographie témoigne de l'étendue des lectures de notre auteur, mais elle n'est suivie d'aucun index. L'exécution matérielle du volume est soignée et agréable : quelques erreurs de mise en page <sup>37</sup>, bizarreries <sup>38</sup> ou défaillances orthographiques <sup>39</sup> pourront être éliminées à l'occasion d'une nouvelle édition.

Grâce à H. Herrli, ses confrères collectionneurs disposent désormais, dans un domaine d'accès jusqu'à présent fort malaisé, d'un guide à la fois maniable et fiable, méritant de figurer au rayon des usuels de la section orientale de toute bonne bibliothèque numismatique.

Gilles HENNEQUIN  
(CNRS, Paris)

36. P. 33-34 (au rayon « Métrologie »!) : dans un paysage monétaire « trimétallique », il est raisonnable de refuser de considérer les espèces de bronze — émises à la seule initiative des autorités locales (l'appellation de monnaies « autonomes », couramment utilisée à propos de l'Iran, de l'Afghanistan, etc., est tout aussi appropriée s'agissant des territoires sikhs) alors que roupies et éventuellement mohurs étaient frappés sous la responsabilité des autorités centrales — comme une monnaie divisionnaire au sens contemporain, mais il l'est beaucoup moins de postuler que les variations du taux de change entre monnaies ne dépendaient que des variations du prix des métaux constituant les pièces de monnaie. P. 42-43, 122, n. 1 :

considérations sur l'exploitation fiscale de la monnaie, admissibles seulement dans un contexte d'espèces monétaires, au moins partiellement fiduciaires, etc.

37. P. 53 : la note 3 ne répond pas à l'appel. P. 90-91 : le titre « *B. Regular copper coins...* » devrait être en haut de la page de gauche. P. 130, tout en bas : la reproduction de la légende persane et sa translittération ne concordent que partiellement.

38. Notre auteur paraît moins à l'aise avec l'arabe qu'avec le persan. P. 156 : « The name *Derajat* (the Arabic plural of *Dera* »). P. 184 : « Ummayad »...).

39. P. 57, 247 : « *Dyell* » pour « *Deyell* », etc.

## VI. VARIA

Thomas B. STEVENSON (compiled by), *Studies on Yemen, 1975-1990 : A Bibliography of European-Language Sources for Social Scientists*. American Institute for Yemeni Studies, Westbury, New York. 21,5 × 28 cm, xx + 197 p.

L'Institut américain de Ṣan'ā' fait œuvre utile en publiant cette bibliographie des recherches en sciences sociales relatives au Yémen. Comme le titre l'indique, elle se limite aux publications en langues européennes, y compris le russe, dont les titres sont transcrits en caractères latins, avec quelques imperfections (disparition du chevron sur le *c*) et quelques incohérences, qui donnent à penser que ces transcriptions ont été empruntées à des sources diverses.

L'auteur a pour objectif de fournir un instrument utile aux « historiens, sociologues, économistes, chercheurs en anthropologie socioculturelle, politologues et spécialistes de géographie humaine », mais aussi aux « spécialistes en développement, soins de santé et environnement » (p. xii). Il conçoit sa bibliographie comme une suite de celle publiée en 1977 par Simone L. Mondesir (*A Select Bibliography of Yemen Arab Republic and People's Republic of Yemen*, Occasional Papers Series No. 5, University of Durham, Centre for Middle Eastern and Islamic Studies). Il s'arrête en 1990, puisque l'unification du Yémen offre un repère commode.

Le lecteur ne sera pas étonné que l'histoire — sauf celle des dernières décennies — et l'islamologie tiennent une place modeste : on n'en regrettera pas moins l'absence de toute référence à l'*Encyclopédie de l'Islam* qui comporte de nombreuses entrées sur le Yémen. Il est également dommage que la linguistique soit exclue, notamment les recherches sur les langues sudarabiques modernes, si on excepte deux références à un numéro d'*Autrement* et deux communications présentées au Seminar for Arabian Studies (sous A. Lonnet et M.-Cl. Simeone-Senelle).

Mais dans le champ qu'il a délimité, M. Stevenson a produit un travail remarquable par sa clarté, sa rigueur et sa précision. On lui sera reconnaissant de distinguer explicitement les publications qu'il a consultées de celles qu'il n'a pas pu trouver et dont la référence est donnée sans garantie (p. xx). Les titres, au nombre de 1267 (p. 1-164; plus quelques additions données en note p. xii-xiv) sont classés par nom d'auteur, et sous un même auteur par date de parution. Chaque référence est suivie par une série de mots-clés. Un index de ces mots-clés complète le volume (p. 165-197). Enfin, une bibliographie des bibliographies (p. xviii-xix), avec vingt-quatre titres, illustre la croissance exponentielle des recherches sur le Yémen depuis une vingtaine d'années.

Il n'est pas difficile de déceler quelques oublis, par exemple Joseph Chelhod, « Notes préliminaires sur l'architecture de Shibām, une ville du Ḥaḍramawt (Sud-Yémen) », dans *Studia*